

# Le Samedi

(JOURNAL HEEDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces à MM. POULIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs  
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,  
MONTREAL.

MONTREAL, 3 NOVEMBRE 1894



Sous Champlain les récoltes étaient toujours  
bonnes.

Saint-Dica est très honoré dans les environs des  
parlements.

La bonté finit toujours par amollir l'âme la  
plus endurcie.

La fièvre et les œufs ne se couvent pas de la  
même manière.

Grande nouvelle : Un homme de police a  
attrapé... la grippe.

C'est toujours un petit défaut qui fait com-  
mettre un grand péché.

Les marchands de charbon aiment mieux peser  
leur homme que leur charbon.

L'esprit des femmes qui portent des toilettes  
voyantes est généralement terne.

Lorsqu'on succombe à une première tentation  
on ne résiste jamais à une seconde.

Les parents sont toujours prêts à dire comment  
il faut élever les enfants... des autres.

Valoir quelque chose par soi-même est moins  
important que faire croire qu'on vaut quelque  
chose.

Un yankee vient d'être condamné pour mépris  
de cour avoir parlé de banc d'huitres en plein  
tribunal.

Le bourreau aurait tort de dire au condamné  
qu'il pend qu'il le traite avec beaucoup de  
cord...ialité.

## UN OBSERVATEUR

Elle.—Il y a des gens qui ne désespèrent ja-  
mais ; un rien les encourage, s'ils se noyaient  
un brin de paille les sauverait.

Lui.—Surtout s'il y avait un bon cocktail au  
bout.

## LA BONNE SOLUTION

*Le maître.*—Jean, peux-tu ôter cinq de trois ?  
*Jean.*—Oui, monsieur ; j'emprunte deux... non,  
ça ne marche pas.

*Le maître.*—Voyons, suppose que ton père te  
donne trois sous et t'envoie chercher pour cinq  
sous de nanan, comment feras-tu ?

*Jean.*—Je garderai les cinq sous et je dirai au  
marchand de compter les cinq sous de nanan à  
papa.

*Le maître.*—Mais alors que diras-tu à ton père ?

*Jean.*—Un mensonge.

## UN MIRACLE

*Bouleau.*—Moi je ne crois pas aux miracles.

*Rouleau.*—Moi j'y crois, j'en ai vu un hier.

*Bouleau.*—Où ? Quand ?

*Rouleau.*—A Montréal, à midi ; un employé  
civil qui allait luncher a bien voulu me chercher  
un document et me l'a remis d'une manière polie.

## UN ENCOURAGEMENT

*Patron.*—Vous me quittez, monsieur Prudent,  
après dix ans de bons et loyaux services et après  
avoir joui de toute ma confiance ; pourquoi ?

*Prudent.*—Je veux m'établir pour mon compte.

*Patron.*—Je comprends cela, aussi ne ferai je  
rien pour vous retenir ; mais je ne veux pas vous  
laisser partir sans vous offrir quelque chose qui  
vous fera souvenir de moi pendant le reste de  
vos jours.

*Prudent.*—Vous êtes trop bon, en vérité.

*Patron.*—Vous ne refusez pas j'espère, cela me  
contrarierait plus que vous ne pouvez vous en  
douter.

*Prudent.*—J'accepte, mais je suis confus.

*Patron.*—Eh ! bien, jeune homme je vous offre  
la main d'une de mes trois filles ; prenez celle  
que vous aimez le mieux.

Et le bon Prudent se rappelant que la plus  
jeune avait trente ans et que la plus jolie était  
grêlée, prit... la porte sans donner de réponse.

## PAS POUR ÇA

*Recorder.*—Que faisiez-vous à minuit sur le  
bord du canal ?

*Kodepartout.*—Je sortais de prendre un bain.

*Recorder.*—Cinq piastre ou huit jours,

*Kodepartout.*—C'est dur pour un bain, Votre  
Honneur.

*Recorder.*—C'est pas pour le bain, c'est pour  
le mensonge.

## MODE INVARIABLE



*Maman.*—Pourquoi des pleurs ?

*Louisa.*—Charles dit que tout sera fini entre nous...  
si... si... je ne quitte pas mes... culottes de vélo.

*Maman.*—Grande bêtasse, tu pleures pour cela ;  
quitte-les et épouse-le, tu te consoleras en les portant  
après le mariage avec ou sans vélo.

## AFFAIRE DE CIRCONSTANCE

*M. Dorcaslo.*—Mais mon cher monsieur, vous  
n'êtes pas dans des circonstances à pouvoir épou-  
ser ma fille.

*Jeune Sancope.*—Je la sais, tout comme vous  
savez que ces circonstances seront tout autres  
quand j'aurai épousé votre fille.

## UN AVANTAGE

*Madame.*—Oh ! cette servante, encore un plat  
de casser ! elle me rendra malade avec sa mala-  
dresse.

*Monsieur.*—Moi, ça me laisse froid, d'autant  
mieux que quand elle casse quelque chose elle  
s'arrête de chanter : *Après le bal.*



Un ami dans l'embarras, quoiqu'occupant une position  
élevée.

## ALORS ?

*Madame.*—Guillaume je suis désolée, nos en-  
fants ont les pires défauts ; ils ne les tiennent pas  
de moi, certes.

*Monsieur.*—Ni de moi non plus.

*Madame.*—Pour ça non, vous avez encore tous  
les vôtres.

## LE MOINDRE DES MAUX

*Elle (indignée).*—Vous devez être fâché main-  
tenant de m'avoir embrassée ?

*Lui.*—Certes, mais pas autant que si je ne  
vous avais pas embrassée.

## MOTS D'ENFANTS

*Maman.*—Vois, le petit Jean, comme il est  
heureux : il rit toujours.

*Louis (cinq ans).*—Il n'a pas de mère et ses  
culottes sont fermées.

*Toto.*—Alors major, vos soldats vous enten-  
daient crier, commander au milieu du canon, des  
tambours et des trompettes ?

*Major.*—Oui Toto.

*Toto.*—Est-ce pour ça que ma sœur Louise  
disait hier que vous aviez l'haleine forte ?

*Maman.*—Tu ne vas pas manger ce bonbon  
qui est couvert de boue.

*Tom.*—Non, je vais d'abord lécher la boue.

*Papa.*—Va chercher le gâteau qui est sur la  
table dans la salle à manger.

*Loulou.*—Il fait trop noir... j'ai peur.

*Papa.*—Si tu n'y vas pas, j'irai y prendre le  
martinet et tu verras.

*Loulou.*—Pa, si tu vas chercher le martinet  
rapporte le gâteau avec.